



# LE LIEN

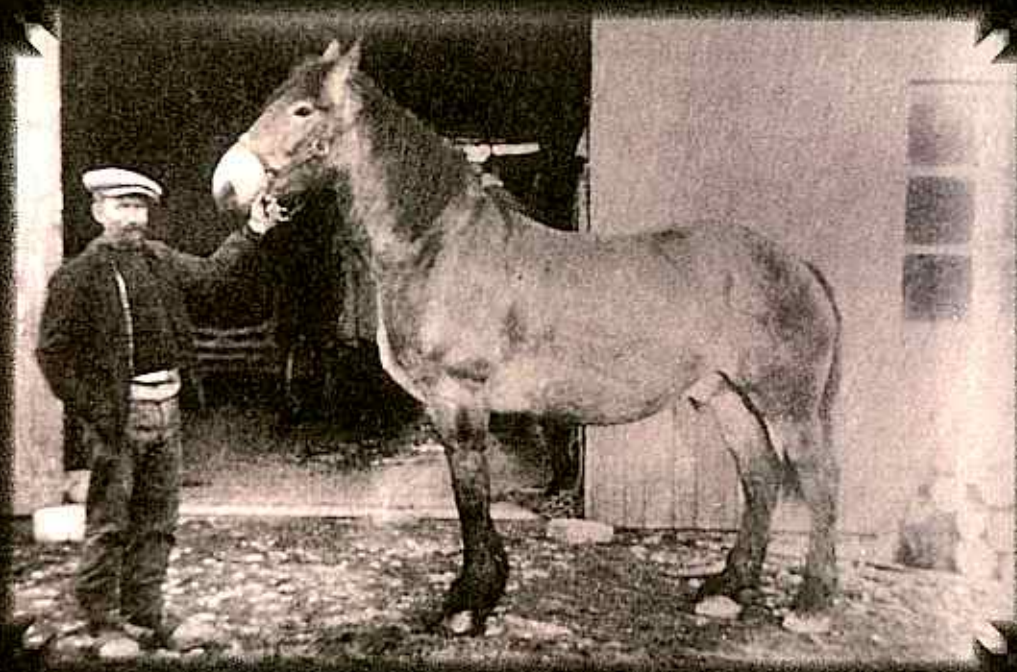
BULLETIN SEMESTRIEL DES  
AMIS DU GRANDVAUX

N° 66 - DECEMBRE 2008

Siège social :

*Mairie de Grande Rivière*  
39150 SAINT LAURENT EN GRANDVAUX

## PAYSANS VOITURIERS...



## DERNIERS TÉMOINS...

**SOMMAIRE**

Bibliothèque		p 2
Editorial .....	F. Lacroix	p 3
Journée de rencontre des offices de tourisme .....	D. Caillet	p 3
A la recherche des horloges de nos clochers .....	B. Leroy	p 4
Battage 2008 .....	M. Colin	p 5, 6
Foire du Jura 2008 .....	L. Grandmaitre	p 7, 8
La cafetière enchantée .....	G. Gropelier	p 9, 10
Chalet du Coin d'Aval .....	A. Bérodiér	p 10
Abbaye du Grandvaux .....	Annuaire du Jura	p 11 à 13
Apiculture		p 14 à 16
Prochains rendez-vous		p 16
Métiers Oubliés - Paysans voituriers .....	D. Mermet	p 17, 18
Paysans voituriers : Henri Benoit raconte.....	C. Rameaux	p 19 à 21
Paysans voituriers : Roland Bouvet nous dit .....	R. Bouvet	p 22, 23
Une journée de voiturier dans son jargon .....	D. Mermet	p 24, 25
Temporels, intemporels .....	W. Goyard	p 26, 27
Hivers .....	A. Decocour	p 28

Documents d'archives relevés par Sylvie Richard.

Photos de couverture : Louis Blondeau et son cheval Coco (collection S. Chabod "les chevaux chez nous, c'étaient les rois !")



Pour tous renseignements : adressez-vous au secrétaire : Michel Colin  
6 rue Balbalo  
39150 Saint Laurent en Grandvaux

Adhésion :

1<sup>ère</sup> : 10 euros pour une année (2 Liens)

Renouvellement : 16 euros et 20 euros pour un couple

Adresse du site internet : [www.amisdugrandvaux.com](http://www.amisdugrandvaux.com)



*Le Conseil d'Administration  
et la rédaction du Lien  
vous adressent  
leurs meilleurs vœux  
pour l'année 2009  
et vous souhaitent  
une agréable lecture.*

**BIBLIOTHÈQUE**

Nos derniers ouvrages :

"Les récits du dernier témoin, passages clandestins de Suisse en France occupée 1941-1945"  
de Jean-François Meylan

"Enduits et peintures à la chaux du Haut-Jura"

Guide technique du PNR, offert par Jean-Gabriel Nast

"Jura, Appellation d'Origine Contrôlée"

offert par le conseiller général du canton de Saint-Laurent

Et des dons importants d'Ursine Faivre et de Murielle Darfeuille.

Les textes insérés dans cette publication sont sous la responsabilité de leurs auteurs et n'engagent en aucune façon l'association.

Chers adhérents,

C'est avec un certain retard que ce nouveau bulletin vous arrive et nous vous prions de bien vouloir nous en excuser.

Dans ce numéro, plusieurs pages sont consacrées à un métier qui était traditionnel en Grandvaux. En effet, la terre et le climat ingrats de ce plateau ne suffisaient pas à assurer la subsistance de ses habitants et ceux-ci durent, par nécessité, trouver des moyens de revenus complémentaires. L'abondance de la forêt locale fournit évidemment une ressource précieuse, dont les Grandvalliers surent grandement tirer parti et cela avec un immense respect pour ce bien naturel.

Les scieries étaient fort nombreuses. Dans toutes les communes, on fabriquait des seaux, des tonneaux ou des cuveaux en bois pour l'exportation. En plus, chaque commune avait son ou ses menuisiers, certains un sabotier, un tourneur, d'autres un charron... Partout, le bois était transformé avantageusement.

Mais avant de l'employer, il fallait qu'une autre catégorie de la population se charge d'aller le chercher en forêt et approvisionne les scieries. C'était les voituriers, dont certains, grâce à leur expérience, sont d'ailleurs devenus rouliers. Les voituriers étaient nombreux dans toutes les communes (10% de la population de La Chaumusse en 1812). Ils faisaient ce métier parallèlement au métier de paysan.

Deux anciens paysans-voituriers témoignent dans ce Lien, non sans émotion, de leur vie avec des complices inoubliables avec qui ils partageaient toutes leurs journées.

Nous avons eu un certain mal à trouver des illustrations d'époque et nous lançons un appel à ceux qui possèderaient des photos d'un grand-père voiturier avec son attelage et sa voiture pour un futur ouvrage sur le bois et les métiers du bois en Grandvaux. Les moyens dont nous disposons nous permettraient de les numériser et de vous les restituer rapidement. Nos articles, aujourd'hui, sont donc essentiellement agrémentés par des images des reconstitutions des Amis-Cavaliers qui, grâce aux témoignages des anciens, sont assez fidèles à la réalité d'autrefois. Bonne lecture à tous !

### **JOURNÉE DE RENCONTRE DES OFFICES DE TOURISME** **DU PARC NATUREL RÉGIONAL DU HAUT-JURA** **À ST LAURENT-EN-GRANDVAUX**

Cette journée s'est tenue mardi 21 octobre. Elle était organisée par le CPIE (Centre permanent d'Initiatives pour l'Environnement) du Haut-Jura et le personnel de l'office de tourisme de St Laurent. Une douzaine d'agents d'accueil d'offices de tourisme du PNR s'étaient déplacés pour découvrir les spécificités et les richesses du Grandvaux, afin d'en assurer une meilleure promotion.

Mme Rambert (chargée du tourisme à la Communauté de Communes) a présenté les atouts touristiques du Grandvaux.

Les hôtes de l'office ont ensuite guidé les participants dans une visite du territoire qui les concerne: belvédère des quatre lacs, Combe de Prénovel-les Piards et sa tourbière, site du Lac de l'Abbaye, pour les paysages naturels ; produits touristiques phares, tels que "la fruitière du Coin d'Aval", "Le Monde du Cirque", sans oublier la présentation de lieux de restauration et d'hébergement comme "le Chalet du Bugnon" au Lac des Rouges Truites et "les Loges" à Prénovel.

Le Chalet du Coin d'Aval a été très apprécié par toutes les hôtes présentes à cette journée. Elles ont toutes trouvé le produit de qualité et déclaré qu'il méritait vraiment d'être découvert et mis en avant.

Les films ont rencontré un vif succès de par les dialogues, les personnages ....

L'accueil de Marie Jo Blondeau et de Maryse Hugon a été remarquable par les explications, leur disponibilité et leur gentillesse.

C'est avec fierté que les agents d'accueil vont pouvoir promouvoir ce produit et en plus c'est du "pur Grandvaux".

## A LA RECHERCHE DES HORLOGES DE NOS CLOCHERS

Le clocher du village et ses cadrans font tellement partie du paysage qu'on ne les remarque que le jour où les aiguilles marquent midi à la tombée de la nuit. C'est alors que les autorités locales sont rapidement mises au courant et sommées de remettre l'heure à disposition des administrés. Depuis des siècles, les hommes ont placé très haut des cadrans pour indiquer l'heure, sur les plus hauts édifices publics ou religieux afin que la vie communautaire soit uniformément rythmée. Lorsque les cadrans ne sont pas visibles, soit à cause des obstacles du paysage, soit à cause de l'obscurité, c'est par le son des cloches que les horloges égrènent les heures.

Mais que trouve-t-on dans le clocher, derrière le cadran? Il n'y a plus grand monde pour monter à l'intérieur de la tour, endroit sombre, venté, souvent sale, accessible par des escaliers généralement vermoulus et orphelins de quelques marches pour aller s'en rendre compte. Pourtant, il s'agit bien de notre patrimoine et, comme tel, les Amis du Grandvaux ne peuvent y rester indifférents.

Il existe encore dans nos communes quelques horloges mécaniques en service. D'autres sont démontées, d'autres encore ont été vendues au poids à un brocanteur de passage. Et pourtant, les horloges de nos clochers présentent d'autant plus d'intérêt que nous sommes dans un pays d'horlogers. En effet, au XIX<sup>e</sup> siècle, les pièces d'horloges d'édifices étaient fabriquées dans les fermes, l'hiver, principalement dans le secteur de Fort-du-Plasne et assemblées à Morbier ou à Morez. Ces vénérables mécaniques, élaborées avec virtuosité, mais sans machine-outil, sont des merveilles de précision, d'ingéniosité et d'esthétique. A ce titre, plusieurs municipalités exposent certaines de ces horloges dans leur mairie au vu du public. Dans ce cas, elles ne servent plus à rythmer le temps mais à témoigner d'un savoir-faire et du respect que l'on témoigne à un bel objet. Ainsi, Orgelet et Salins-les-Bains.

En ce qui concerne le Grandvaux, nous nous proposons de recenser les horloges de nos dix clochers, qu'elles soient mécaniques ou électriques, en état de fonctionnement ou pas. Nous rechercherons leur constructeur, leur histoire, leurs vicissitudes, nous les valoriserons par des photos et des anecdotes à paraître dans les prochains numéros du Lien.

Pour cela, la collaboration de tous les Grandvalliers intéressés par le sujet est indispensable. L'aide que vous voudrez bien nous apporter sera coordonnée par Bernard Leroy (La Renardière – 39150 Prénovel). Nous vous en remercions d'avance.

Deux photos d'horloges grandvallières. L'une fonctionne parfaitement, l'autre, démontée reste un bel objet.



## BATTAGES 2008

Le site a changé pour des raisons pratiques d'une part, et pour faciliter les démonstrations des activités relatives au travail du bois qui était le thème principal.

Les raisons pratiques : c'est déjà cette fameuse cabane des chasseurs (nous les remercions) dans une clairière de la Joux Devant, non loin du site habituel, toute équipée, matériel de cuisine, facilité pour la vaisselle, eau chaude instantanée, et on a les pieds au sec.

D'autre part : le travail du bois !... Il aurait été difficile d'évoluer correctement en n'étant pas sur place pour l'abattage, l'écorçage, le chargement des grumes pour le transport, manœuvre exécutée au cric de voiturier (le matin on avait pu voir ce travail avec l'ancêtre du cric appelé crau, d'une ingénieuse simplicité). Toutes ces activités ont eu un grand succès.

Un petit parcours de maniabilité avait été aménagé pour débardeurs et meneurs de calèches.



Et il y a eu beaucoup de monde pour suivre la présentation de toutes ces tâches commentées par une Émeline "Madeleine Proust" très en verve, pleine d'humour, et absolument dans le coup.



Les activités annexes furent très appréciées également : paniers en noisetier (Raymond Etiévant avec ses coudres coupés en lune descendante), seilles (Paul Bouvier toujours aussi adroit et appliqué à nouer ses branches d'épicéa), avoyage et affûtage de scies, un tourneur sur bois, (vieux métiers de la montagne présentés par des gens expérimentés) et bien d'autres énumérés dans le désordre comme un inventaire à la Prévert : une peintre sur bois, une scie circulaire entraînée par une grande roue à manivelle, deux scieurs au passe-partout et sabre, un sanglier (le monsieur qui fait des sangles en soulevant l'écorce des sapins), un menuisier (avec une bonne partie de son atelier), Ginette et sa lessiveuse, le rémouleur.



Les animaux de la ferme des jeunes éleveurs "Les Amis du Ptitveau", toujours sympas. Salut veau, vache, c...couverte. Le travail du chien autour des brebis de Christophe... Bien sûr, la batteuse, deux voitures de moisson à battre (*le tracteur semble quand même s'essouffler, il fume pas mal, l'association va bientôt payer une taxe malus écolo*) quant aux hommes, des vrais, (*n'est-ce pas Mesdames*) ils tiennent bon (*la fourche tout du moins*).



Accordéonistes (*il y en avait deux*), chanteurs, ambiance festive habituelle sans débordements. Comme toujours nos gens savent se tenir (*je pense que ça ne traînerait pas*

*longtemps si...*) visite surprise de deux couples en costumes de pique-nique du XIXème siècle, habits et crinolines tranchaient sur nos tenues de paysans Grandvalliers.

Spectacle équestre par de jeunes cavaliers du cru, une nouveauté très appréciée.

Une ombre cependant : parking trop petit et débordé sciemment par des clients indisciplinés et non conformistes garés partout sans respecter le sens de circulation fléché, (*peut-être trop discrètement*), ce qui eut pour effet d'embouteiller les calèches de voiturage, merci pour votre prestation, les gens ont apprécié.

La soirée s'est prolongée avec la soupe à l'oignon dans une ambiance de kermesse où la bière, sans excès, (*car l'abus d'alcool... etc... mais c'est pas marqué sur le verre !*) alimentait les chansons, un récital du menuisier du pays, accompagné des deux cordéonneux et de



Photo : Maria Vionnet

notre Tino.

Bonne journée, malgré quelques ennuis d'organisation à revoir (*si le site est reconduit*).

Quelques réflexions glanées de ci, de là : les activités sont trop dispersées sur le site... la buvette coincée là-haut serait plus accessible vers les activités... parking trop éloigné ... les gens ne sont jamais contents, mais dans l'ensemble ils sont fidèles et ravis de leur journée (nous aussi !)

Les habitants des Mussillons et de la Ferté ont peut-être été lésés du monde qu'ils avaient l'habitude de rencontrer à cette occasion, peut-être la seule fois dans l'année, pour eux, c'était aussi la fête de leur hameau !

La nuit venue : rappelle toi Barbara... c'était comme à Brest... il a plu sans cesse cette nuit là...

Nous avons eu la chance de passer à côté des gouttes.

*Michel Colin*



*Photos : Bernard Leroy*

## LE MOULIN À CAFÉ, CET ÉTRANGE ANIMAL...



Nul ne me rendra jamais ces petits matins d'hiver, où je descendais pieds nus, dans la cuisine silencieuse.

Je regardais s'affairer une fée étrange, revêtue de violet, qui ressemblait bizarrement à ma mémé. Elle saisissait sur la cheminée une drôle de bête en bois, anguleuse, munie d'une manivelle, au cerveau de métal proéminent, qui s'ouvrait à demi sur de sinistres engrenages. C'était par là qu'elle nourrissait l'étrange animal qui, chaque matin, exigeait pour son déjeuner trois poignées d'insectes ronds, durs, noirs et sans pattes. Pour échapper à une mort atroce, les plus hardis se jetaient dans le vide, et roulaient sous les meubles où ils se cachaient. Une fois le monstre gavé, la vieille fée s'asseyait sur la petite chaise basse, elle le calait entre ses genoux et tournait tranquillement la manivelle. On entendait crisser les élytres des insectes féroce**ment** broyés jusqu'au dernier. Lorsque tout était fini, je quittais mon poste d'observation et revendiquais le privilège d'ouvrir le tiroir cimeti**ère**. Un peu de cendre brune, douce au toucher, amère à la langue, tombait sur la toile cirée. Se dégageait, immédiatement, l'odeur incomparable du café moulu. J'avais six ans et, d'un peu de poudre de café, je faisais naître la magie.



*Andrée Manche (Revue Notre temps)*



Tourner la manivelle de l'instrument bien calé entre les genoux...

Entendre crisser le moulin à café...

Ouvrir le tiroir magique (pour les enfants)...

Sentir la bonne odeur du café moulu fraîchement grillé sur le feu à quatre marmites...

Toucher la cendre brune tombée dans le petit tiroir...

Verser le café moulu sur la chicorée dans la "chauvette"<sup>1</sup> de la cafetière...

Se rappeler l'odeur du café coulé qui embaumait la cuisine...



Des gestes, des bruits, des odeurs, des goûts retrouvés, souvenirs d'antan qui ont ravi les visiteurs de la Foire du Jura, le 6 octobre.



Ajoutez à cela des risoles, des sèches, des papets, des tartes aux pruneaux, et même... la soupe aux bôlons !

Notre stand avait un petit air "décalé" parmi les nouveautés du monde moderne proposées ailleurs, mais n'est-il pas important aussi de prendre le temps de s'arrêter pour retrouver les richesses de notre patrimoine ?

Ginette avait apporté du café vert et en avait grillé un peu à l'avance sur le fourneau à quatre marmites pour le faire sentir au public.

Les adultes ont dégusté le café coulé dans la vieille cafetière et les enfants sont repartis avec un échantillon de café vert, de café grillé et le café qu'ils avaient moulu.

Le café : "Il doit être torréfié (brûlé), en le remuant sans cesse dans un appareil quelconque en tôle, en commençant à feu très doux, afin de le faire renfler d'abord sans le saisir, de manière qu'il se torréfie en même temps à l'intérieur du grain comme à sa superficie et devienne d'un beau roux brun. Il faut trois quarts d'heure. On le retire du feu quand il est près d'être à point, qu'il répand une agréable odeur, et on le laisse achever de se faire dans le brûloir. On l'étend sur un torchon pour

<sup>1</sup>Certains disaient : *la chaussette!* D'ailleurs, l'expression: "*boire du jus de chaussette*", pourrait bien venir de là.

refroidir, puis on le serre dans une boîte en fer-blanc qui ferme bien. Il ne faut le moudre qu'à mesure du besoin, pour ne pas perdre son arôme. Une demi cuillerée de ce café est nécessaire pour chaque demi-tasse, s'il doit être servi à l'eau.

" La cuisinière à la campagne " (1<sup>ère</sup> édition 1818):

~~~~~

Les sèches ont particulièrement eu du succès.

Alors, grandvallières ou pas grandvallières ces sèches ?

Il est des recettes si populaires, qu'on ne sait même plus d'où elles viennent exactement. Il semble pourtant qu'elles soient originaires du Haut Doubs et qu'au gré des roulages et des mariages de nos anciens, elles aient colonisé le Grandvaux au point qu'il se les soit appropriées. Alors, dans ces cas là, on trouve autant de recettes que de cuisinières.

En voici trois, couramment échangées entre familles. Elles sont toutes bonnes, mais elles ne se ressemblent pas. Essayez-les !

~~~~~

### Recette de Françoise Alixant

Pour 6 à 8 personnes

375 gr de farine.

125 gr de beurre en morceaux

(+ de quoi faire autant de noisettes que de parts de sèches)

250 gr de crème épaisse (25 cl).

2 pincées de sel.

sucre cristallisé à saupoudrer.

Mélanger la farine et les 2 pincées de sel dans un saladier. Ajouter le beurre froid coupé en petits morceaux et émietter rapidement. Ajouter la crème et mélanger sans trop pétrir, comme une pâte à tarte. Laisser reposer la pâte une nuit au frigo enveloppée dans du film alimentaire ou aluminium. Prélever de petites boules de pâte à étaler (très fines) dans une tôle à tarte (avec un fond en papier cuisson sulfurisé). Découper la pâte étalée en triangles à l'aide d'une roulette à pâtisserie.

Saupoudrer de sucre cristallisé et déposer une noisette de beurre sur chaque part.

Enfourner à four chaud (230°, 240°) pendant 5 à 10 minutes (à surveiller)...

~~~~~

### Recette de Suzanne Fauquembergue

(donnée à Maryse Hugon, par Josette Mâcle, elles voyagent encore !)

300 gr farine

80 gr de beurre

80 gr de sucre

2 œufs

10 cl d'huile d'arachide

10 cl de crème

Mélanger farine et beurre

Ajouter le sucre

Faire un puits

et ajouter œufs, huile, crème

Bien mélanger le tout

Laisser reposer 3h au frigo

Étendre finement sur une tôle

Découper des losanges à la roulette

Disposer des noisettes de beurre dessus

Saupoudrer de sucre

Mettre au four chaud environ 10 minutes.

### Recette de l'Anne-Marie Pilloud

1 kg de farine

250 gr de beurre

1 pincée de sel

1 litre environ de crème

Sucre

Mélanger farine sel et beurre

Mouiller avec la crème

Jusqu'à obtenir comme une pâte à tarte

Laisser reposer 2h.

Étendre dans le fond de la tôle.

Saupoudrer de sucre

Faire les parts

Cuire au four thermostat : 7 ou à 210°



Nos trois amies du Grandvaux présentes sur le stand se sont laissées charmer par l'Inde et son éléphant.



## "LA CAFETIÈRE ENCHANTÉE"

Nos grands mères racontaient que pendant la guerre "ce n'était pas rien" d'être privé de nourriture, mais aussi de café... Il fallait trouver des "combines" : on faisait griller de l'orge ou on avait la chance d'en avoir en Suisse. On comptait les grains journaliers à mettre dans le moulin à café ou bien on ajoutait de la chicorée.

Depuis l'enfance, nous avons compris que ce breuvage était précieux et savouré dans le quotidien de chacun.

Mes premiers souvenirs me font revivre le réveil de la maisonnée familiale... Depuis notre lit, encore dans le sommeil, nous sentions d'abord des odeurs de feu de bois ; les parents étaient levés et s'activaient dans la cuisine. Puis l'odeur du café envahissait gentiment l'appartement et nous comprenions que les parents avaient fait leur toilette (la cuisine faisait office de salle de bains) et qu'un bon petit déjeuner nous attendait... Les bols se remplissaient de café au lait. Chacun avait son rituel d'habitudes pour commencer la journée : la maman se réservait la peau du lait (bah !!...) le papa se coupait des cubes de pain rassis dans son bol, après avoir mis sept morceaux de sucre ! et les enfants, nous nous gavions de tartines de beurre et confiture...



Les petites filles, quand nous jouions à la dînette, nous faisons souvent du café au lait avec de la terre et de l'eau ; nous étions fières de la ressemblance pour remplir nos petites tasses en plastique roses et bleues.

A cette époque peu de mères de famille travaillaient et les jours de mauvais temps, il n'était pas rare que nous rendions visite, l'après-midi, avec la maman, à ses copines, aux voisines ou aux parentes âgées et souvent seules. Bien sûr pour boire le café !

On avait acheté, à "l'épicerie parisienne", un paquet de "bon café" pour offrir à notre visite. Chez nous, on se contentait du café ordinaire de "la Frate", mélangé à de la chicorée "Leroux". Le souci d'économie faisait dire que c'était meilleur pour la santé...

C'est ainsi, qu'en entrant dans chaque cuisine nous découvriions l'intimité de chaque maîtresse de maison pour préparer le café... Lorsque la dame arrivait à table avec sa cafetière, on aurait pu leur trouver quelques ressemblances : les généreuses, bien arrondies, les plus rigides, bien droites, les élégantes, en porcelaine ou les sentimentales, qui disaient "c'était la cafetière de ma maman" ! Il en était de même pour les boîtes en fer, contenant le kilo de sucre ou les biscuits... Leurs décorations étaient semblables à celles du calendrier des Postes : des scènes d'enfants joufflus de chez "Blédine" aux petits chats ou chiens ou fleurs en passant par les travaux à la ferme...

Et ainsi ces après-midi se sont enchaînés, chez ma mémé Louise, sa cafetière bleue et ses gaufrettes avec des messages : "jour de chance", "il t'aime", "pour bientôt", on aurait dévoré toute la boîte pour connaître toute l'histoire !, chez l'Huguette, la cafetière en porcelaine, la boîte aux chatons pleine de "p'tits lus", chez la Simone et ses boudoirs ou la Mémé Salvi avec sa cafetière italienne diabolique qui se mettait à "peuffer" sur la cuisinière et ses sablés nantais...

Je me souviens aussi que dans notre quartier, il y avait une pauvre femme qui passait, toutes les semaines dans les maisons, pour vendre du café avec un gros cabas. On lui disait "La Babette",

"-Maman tu achètes du café à la Babette parce qu'il est bon ?

"-Non, c'est parce qu'elle est indigente..."

A l'époque je n'avais pas tout compris, à part qu'il ne fallait pas se moquer d'elle...

L'été de mes dix-sept ans, la tante de mon amie Maximine nous avait invitées en Bretagne pour nous récompenser d'avoir eu notre bac. Cette dame était "riche" et surtout généreuse. C'était l'événement pour moi, car il fallait d'abord aller à Paris, chez elle, avant de rejoindre Saint Pierre Quiberon ; et je ne connaissais ni Paris, ni la mer. Nous partions pour un mois et étions restées quelques jours à Paris. C'était en 69 et le quartier Latin avait encore des cicatrices de mai 68 ! La tante nous emmena au restaurant. Elle décida de nous faire connaître le "Canard à l'orange" dans un petit restaurant, qui s'appelait "La Cafetière". En entrant dans la salle, la surprise : des rayonnages entiers garnis de cafetières... C'était pas croyable, elles étaient toutes là : La Simone, la Dédée, La Germaine, La Louise, l'Huguette et toutes les autres, les goulots bien dressés comme pour nous faire

signe... Ce jour là, j'ai décidé de faire une collection de ces objets qui ont accompagné les joies, les chagrins, les solitudes ou la convivialité de leurs propriétaires.

Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion d'être reçue fréquemment chez nos voisins Suisses et surtout des personnes âgées. La coutume à 18 heures "pétantes" : le "renversé" (beaucoup de lait peu de café), des "rondes" (pommes de terre en robe des champs), tartines "au beurre" et "gruyère".

Chez certains, c'est l'heure de l'apéro, chez d'autres de la soupe aux "bôlons".

Un soir, autour d'une grande tablée helvète, je leur dis ma connaissance, en rigolant, de leur goût prononcé pour les laitages "je suis vraiment contente d'avoir rencontré des petits Suisses à la crème" et la réponse fut "et nous une vache qui rit". Comme quoi, les habitudes, c'est du sérieux !

Et pour conclure, qui n'a pas été invité chez notre Noël<sup>2</sup> pour boire le café dans les verres, les tasses dépareillées et une seule petite cuillère pour se servir du nescafé en poudre et pour "touiller" ? Il versait l'eau bouillante avec une petite casserole en alu toute entartrée. Il s'excusait humblement en disant qu'il avait d'autres petites cuillères au grenier... Cela voulait dire "fais pas tant de manières pour être heureux ensemble"...

Peu importe la cafetière ou la marque du café... voulez vous les secrets de la magie du bon café ? : Il doit être noir comme la nuit, chaud comme l'enfer, fort comme l'amour et doux comme du velours.

Au "jus" et bonne année à tous !

*Geo Grospeilier*



Photo B. Leroy



Photo B. Leroy

## PETIT COURRIER À PROPOS D'UN ARTICLE PARU LE 3 AOÛT DANS LE JOURNAL LE PROGRÈS

Deux erreurs se sont glissées dans cet article et un lecteur "averti" nous informe :

"La caillette utilisée pour la coagulation du lait est un des estomacs des ruminants et non pas un morceau de l'estomac. On extrait de cette caillette, par infusion, une enzyme (chymosine) qui permet de cailler le lait. Cette enzyme n'est présente que dans la caillette des jeunes veaux, car elle leur sert originellement à digérer le lait de la mère. En Comté, traditionnellement, l'infusion se fait avec des morceaux de caillette sèche (pour mieux les conserver) mis dans du petit lait ou du petit lait recuit (la recuite). Cette pratique est encore très fréquente.

Sinon, le fromager utilise de la présure commerciale (qui n'est absolument pas chimique, comme le dit l'article,) mais qui est aussi une infusion de caillette dans de la saumure, faite chez des présuriers spécialisés.

A noter, qu'il existe une enzyme coagulante (nommée aussi chymosine), mais qui est d'origine microbienne, c'est-à-dire produite par des bactéries génétiquement modifiées. Ce produit est strictement interdit dans les AOC françaises.

Avec un ami, nous travaillons sur un historique technique du Comté et nous sommes à la recherche de documents anciens (écrits, photos) ou matériel ancien qui pourraient être photographiés"

*Antoine Bérodiér*

Si vous pensez pouvoir apporter des éléments à ce monsieur, merci de nous le faire savoir par l'intermédiaire de notre secrétaire. Nous nous chargerons de lui transmettre les photos.

<sup>2</sup> Noël Gaillard, oncle de l'auteur

## ABBAYE DU GRANDVAUX



Antidiolo, cinquième abbé de Condat, qui succéda à Saint Eugende, vers l'an 523, envoya deux de ses moines, Aubert et Didier, chacun avec vingt autres religieux, dans le Grand-Vaux pour s'occuper du défrichement de ce désert. Les uns s'établirent au bord d'un lac où l'on voit encore les restes d'un monastère et une église aujourd'hui paroissiale ; les autres se fixèrent au nord du lac de Bonlieu.

Il paraît que cette contrée avait appartenu primitivement au Comte de Vienne et de Mâcon ; car on voit par des chartres, que le Comte Gérard avait cédé à Pierre, abbé de l'Abondance, le lieu où l'Abbaye du Grand-Vaux était située, et que, comme ce même lieu faisait partie de son fief, il entendait "que les frères du Grand-Vaux reconnaissent que le Comte de Vienne et de Mâcon était leur tuteur et leur défenseur".

Tibert ou Thiéberd de Montmoret n'avait pas été le moindre des bienfaiteurs de ces religieux en 1172.

Pierre de Montmoret, en 1209, ratifiant la dotation faite par son père, cite parmi les biens qui la composent, les nommés Bressand, De Flure, qui étaient probablement des colons attachés à la glèbe.

Ponce de Cuisel, en 1172, avait aussi donné à la maison de Grand-Vaux une grande étendue de forêts, de pâturages et de terres propres à la culture. (cette donation fut confirmée par Ponce, son fils, en 1207)

Pierre de Préverange déclare à son tour, en 1188, qu'ayant demandé à Guillaume, abbé de Grand-Vaux, la miséricorde pour Jean, son fils, et l'ayant obtenue, il a fait à la même maison l'aumône de sa vigne des Perrières, qui était située au territoire de Lons le Saunier. Gaucher, seigneur de Commercy et de Montrivel, donne en 1223 à l'abbaye d'Abondance et à l'église de Grand-Vaux, tout ce qu'il possédait outre la montagne et outre le lac de la Mauvaise Vallée, ainsi qu'au chaume de Seivole, ne se réservant que ce qui se trouve du côté de Sirod, avec la garde et la protection des immeubles qu'il cède. Les frères de ce monastère étaient tenus de lui envoyer un hotage pour cet objet, s'ils en pouvaient avoir commodément, et, dans le cas contraire, de lui payer vingt livres de cire annuellement.

Après les principaux bienfaiteurs nous trouvons encore Hodears, fille de Bertrand, client de Novillars, qui en 1234, du consentement de son fils, donne en aumône aux mêmes cénobites, tout ce qu'elle a dans le pays situé entre la rivière de Bienne et Montmoret (voyez d'autres donations à l'article de Crillat)

Le pape Honoré III, dans une bulle datée de la dixième année de son pontificat (1226) avait pris le nouveau monastère du Jura sous la protection du Saint Siège.

(à suivre en 1841)

## ABBAYE DU GRANDVAUX (suite)

Les deux premiers paragraphes de l'article que nous avons déjà publié sur l'Abbaye de Grand-Vaux se succédant sans la moindre transition qui les explique, semblent impliquer contradiction; pour y rétablir un peu de lucidité, nous sentons qu'il devient nécessaire de les lier par les réflexions suivantes que nous avons eu tort de supprimer.

Cette origine des monastères du Grand-Vaux et de Bonlieu, dont un manuscrit<sup>3</sup> rapporte l'honneur à Aubert et à Didier, moines de Condat, que Saint Antidiolo aurait, dans un temps peu postérieur à 523, envoyés à la tête de quarante de leurs frères, pour défricher ces vallées sauvages, pourrait frapper les savants chroniqueurs de la province et leur paraître mal fondée; je ne la défends pas, dépourvu que je suis de documents plus certains. Car je n'ignore pas la charte latine de 1172, où l'on dit positivement que le lieu, c'est à dire la maison conventuelle de Grandis-Vallis, doit sa naissance dispendieuse et pénible à l'église de Sainte Marie d'Abondance (pays de Gex); que cette maison, placée dans un site favorable à l'exercice des vertus cénobitiques, et soumise à la règle des chanoines réguliers, était conséquemment une propriété de l'abbaye d'Abondance, et même une de ses possessions libres et indépendantes, "Sancte Marie de Abrundantia propria possessio atque liberrima". Je vois par cette charte qu'après avoir existé pendant quelques temps sans avoir d'autre supérieur que celui de l'Abbaye gessoise, les chanoines du Grand-Vaux, s'étant pourvus de lettres de recommandation de la part de Thibert de Montmoret et de Ponce de Cuisel, étaient allés trouver leur chef originaire, et lui demander les pouvoirs nécessaires pour se donner un abbé particulier et pour se constituer en abbaye : ce qui leur aurait été accordé par l'assemblée capitulaire d'Abondance, à condition que le monastère du Grand-Vaux resterait sous son obéissance primitive, et que toutes les fois que l'abbé d'Abondance s'y présenterait, il y serait bienvenu et convenablement traité.

Mais d'un autre côté, nous voyons dans une seconde charte, de soixante douze ans postérieure à celle de 1172, l'abbé d'Abondance avouer que le monastère de la grande vallée, depuis les temps antiques, était censable, c'est à dire chargé de redevances annuelles envers l'église de Saint Oyen de Joux, "cumique esset censualis, ab antiquis temporibus, ecclesioe sancti Eugendi".

Il est difficile de concilier l'idée d'une possession libre, "liberrima", avec celle d'un lieu chargé de cens seigneuriaux, "censualis". Il faut croire que par "liberrima", les deux prélats qui contractaient n'entendaient pas une propriété réellement franche de toutes charges, mais une propriété moralement indépendante.

Si donc les terres de l'abbaye de Grand-Vaux devaient des cens à celle de Condat, c'est que les défrichements de la Grande Vallée auraient été dus au travail des colons religieux de Saint Antidiolo.

Aubert et Didier, aidés de vingt moines chacun, auraient fait alors une belle action, de livrer à la culture une vaste contrée sans rapport, mais leur établissement, leurs ermitages, leur chapelles seraient par la suite des temps tombés en ruines; de grands seigneurs se seraient emparés du fruit de leurs labeurs, et ne les auraient pas même mentionnés dans les actes de fondation des monastères du Grand Val et de Bonlieu, en 1172.

Les nobles races de Vienne, de Cuiseau, de Montmoret, de Commercy, s'en trouvent en possession dans les douzième et treizième siècles. Voilà ce que nous avons à intercaler dans nos deux premiers paragraphes de l'article de 1840.

Nous allons maintenant passer à d'autres notes sur l'Abbaye de Sainte Marie du Grand-Vaux.

Ponce, 1er du nom, sire de Cuisel, de Clairvaux, de Branges et de Virechatel, à la sollicitation de Thibert de Montmoret, pria le saint abbé Brocard, qui administrait le couvent d'Abondance, et dut avoir peu de peine à obtenir de lui qu'il reçut parmi ses moines, Henri de Cuisel, son frère, en si mauvais état de santé qu'on n'espérait pas de le voir jamais se rétablir. L'admission eut lieu l'année même de la dotation du nouveau monastère du Jura. C'est à cette occasion que le riche seigneur dota les chanoines d'une grande étendue de terrains dans leurs parages, et que Montmoret les enrichit :

1) d'un lieu situé dans la grande vallée; 2) de deux meix à Crillat; 3) d'une vigne à Lons le Saunier; 4) du champ du Molard à Cuiseau; 5) de la vigne de la Chatenière; 6) de sa part dans la dîme de Meucia et de Charchilla; 7) de parcours dans toute sa terre; 8) d'une place pour un moulin à Cusance; 9) du pâturage de 4 têtes de bétail dans la forêt de Montmoret; 10) de la glandée dans tous ses bois; 11) des nommés Bressand de Flure, ses serfs.

<sup>3</sup> Notes de M. l'abbé Mermet, qui sans doute avait puisé ce fait dans quelques manuscrits. J'en ai lu deux qui sont anciens, dont l'un a pour auteur de Saix, religieux de l'abbaye de Saint Claude, mais je n'y ai rien vu de semblable. Il en existe certainement que je ne connais pas, entre autres celui de M. Pernier, ancien curé de Molinges, que connaissent bien M. le chanoine Girod, secrétaire de Mgr l'évêque de Saint Claude, ainsi que M. l'abbé Gruet, et dans lesquels ils assurent avoir lu ce que j'ai rapporté de Didier et Aubert.

**L'abbaye naissante ne compte pas de nombreuses années avant l'extinction de son titre : nous n'avons que trois noms à citer pour former la série de ses abbés. Le premier fut Guillaume, connu par une charte de 1188, le second fut Pierre, cité dans un titre de 1207, le troisième fut un autre Guillaume (Villeime) qui traita en 1244 avec Humbert et Hugues de Montmoret, père et fils, sur des difficultés survenues entre les chanoines réguliers du Grand Val et ces seigneurs. Je ne compte pas Jean, abbé d'Abondance, qui figure dans le traité de 1244, dont nous avons parlé.**

Ce traité constate que l'église du Grand-Vaux, qui avait été autrefois une abbaye, "quoque olim fuerat abbatia", se trouvait, en punition de ses péchés, accablée du poids de tant de dettes, que ses biens ne suffisaient plus à combler le gouffre de ses intérêts usuraires et à couvrir les morsures de ses tyrans, "quod facultas ipsius sectesia non sufficiebat coragini usurarum et morsibus tyrannorum". On y lit qu'à raison de cette extrême détresse, les religieux s'étant dispersés, leur église était privée des divins offices ; qu'un lieu consacré au culte, et des possessions qui l'avaient rendu florissant, étaient occupés désormais par de puissants voisins qui s'en étaient emparés ; et qu'il n'y avait même personne qui fut capable d'apporter à tant de maux le remède de ses conseils et de son assistance. Considérant que l'église du Grand-Val, qui avait dépendu de celle d'Abondance, comme une fille dépend de sa mère, "tanquam fitia matris" ne pouvait se relever de ses ruines ; qu'elle était plus rapprochée de celle de Saint-Oyen que de son chef d'ordre ; et que, depuis les temps antiques, elle servait une redevance à l'abbaye de Condat, l'abbé d'Abondance, Jean, consent à céder l'ancien monastère du Grand-Val à Humbert de Buene, abbé de Saint-Oyen, et reçoit en échange les prieurés de Divonne et d'Aurinie, rapprochés de l'abbaye d'Abondance, et qui avaient jusqu'alors dépendus du célèbre monastère du Mont-Jura.

Ce traité fut passé à Sessy, au mois de novembre 1244. Dès les calendes d'octobre, Humbert de Montmoret, surnommé Arragon, seigneur de Crillat, consulté sans doute comme le fils des fondateurs du couvent de la grande vallée, avait donné son consentement à cet acte; et l'abbé Jean, pour mettre Humbert de Buene en possession de son échange, "prie ceux qui sont à prier" de l'en laisser jouir en paix. Par suite d'un tel arrangement, la maison du Grand-Vaux ne tarda pas à devenir un simple prieuré conventuel.

Hugues, cardinal prêtre du titre de Sainte Sabine, délégué de sa Sainteté, à l'effet de procéder au "commodo vel incommodo" d'un projet de réunion de ce prieuré à l'abbaye de Saint-Oyen-de-Joux, en fait déjà son rapport favorable au souverain Pontife, qui, par un bref daté du samedi après la Pentecôte 1250, déclare en conséquence que la réunion est juste et licite.

En 1264, Hugues d'Antigny, qui n'avait pas encore vendu son comté de Vienne, rendit un jugement dans certain procès suscité entre l'abbé de Saint Oyen et les seigneurs Aimé, Jacques et Guillaume Arragon de Crillat, lesquels probablement pensaient pouvoir retirer des donations, dont l'objet avait été de créer dans la grande vallée une abbaye libre et indépendante, et non un prieuré de Saint-Oyen. Il adjuge à l'abbé tout ce qui avait été donné à la pieuse maison par Arragon de Montmoret, leur devancier, tant à Saint-Maurice et Crillat qu'à Cousance et autres lieux. Enfin en 1276 intervint une bulle du pape Clément IV qui unit à la mense abbatiale de Saint-Oyen le prieuré du Grand-Vaux avec ses dépendances, bénéfice que tenait alors Jean, cardinal-prêtre du titre des Quatre-couronnés, et duquel Sa Sainteté attendait qu'il se démit dès qu'il aurait pris possession du prieuré d'Arbois qu'elle lui conférait en même temps. Cette bulle est datée d'Avignon, le 3 des calendes de décembre, onzième année de son pontificat.

En exécution de la bulle de réunion, Hugues d'Ambonnay, religieux de Saint-Oyen, procureur des abbés et moines de ce lieu, prend possession du prieuré en 1289. Il y eut pour successeurs Henri, que rappelle un acte de 1301; Etienne de Villars, nommé dans des monuments écrits de 1306 et 1315 ; Guillaume de Monnet ou de Mont Saugeon, religieux de Saint-Oyen-de-Joux, cité comme prieur du Grand-Vaux dans plusieurs chartes de 1340 à 1356; et Guillaume de Buene, en 1373, le dernier que nous connaissons.

Ce bénéfice valait, en 1700, à son titulaire, six cents francs de revenu.

Au hasard des livres donnés pour la bibliothèque, je suis tombée sur un vieil almanach jauni, sans couverture, dans lequel, un article a retenu mon attention. Au milieu de l'horreur de cette guerre de position de 1914-1918, dont on vient de commémorer le quatre-vingt-dixième anniversaire de l'armistice, les poilus trouvaient encore la force, la foi, l'énergie, le je ne sais quoi, pour se livrer à des expériences assez inattendues.

## NOS SOLDATS APICULTEURS sur le front de Verdun

[...] Le fait intéressant que nous signalons aujourd'hui est celui d'un élevage d'abeilles sur le front de Verdun, de glorieuse mémoire, et de leur acclimatation dans des ruchers de fortune transportés de tranchées en tranchées.

Les brigadiers d'artillerie Paul Morise et de la Vilarmoy, cantonnés dans le village d'Autrécourt, firent, l'année dernière, une abondante récolte de miel délicieux.

Ils avaient recueilli les abeilles un peu partout, tantôt dans des ruches abandonnées, tantôt dans le creux des arbres ou dans des nids aériens. Ainsi, un jour, dans un vieil orme, à 6m du sol, ils récoltèrent en même temps que les abeilles plus de 10 kilos de miel ! C'était une véritable aubaine.

Le plus curieux fut la création du rucher. Primitivement, nos poilus avaient pu se procurer une ruche comme nos pères s'en servaient, et qu'emploient encore certains producteurs peu au courant des progrès de l'apiculture ; elle était en paille, mais elle était en pleine activité. Cette ruche, au

mois de mai donna deux essaims à quelques jours d'intervalle. Ils furent aussitôt capturés et enruchés. Dans la première quinzaine d'août, le composé d'un premier essaim, nombre considérable d'individus, environ 6 à 7000 abeilles, se dédoubla et donna naissance à un deuxième dans la seconde quinzaine du même mois, et, à la même époque, le second essaim produisait aussi un essaimage.

De cette ruche primitive, qui enfanta tous ces essaims, sortit donc un petit rucher composé de 6 ruches, avec lesquelles nos poilus entreprirent quelques expériences.

Avec des caisses de vin de Champagne, article très courant et très commun sur le front, paraît-il, ils confectionnèrent une grande ruche à cadres, semblable à celles que les vrais apiculteurs emploient aujourd'hui. Ils y réunirent deux essaims après avoir supprimé la reine d'une des colonies.

Voici de quelle manière ils s'y prirent : à défaut de vaporisateur, ils se servirent de leur bouche pour projeter de l'alcool de menthe, seul ingrédient en leur possession, sur la première ruche, dont ils avaient enlevé le toit, puis, comme le font les apiculteurs de métier, ils renversèrent, non sans brusquerie, toutes les abeilles du deuxième essaim sur une planche inclinée et placée devant la grande ruche à cadres, projetant également sur les bestioles, par insufflation, un mélange d'alcool de menthe et d'eau de pluie.

*Dans un fragment d'essaim le poilu recherche la reine.*



*Le rucher moderne, confectionné très soigneusement avec de vieilles cuisses de vin de Champagne.*

Très rapidement, la masse des abeilles bruissa, se souleva, et comme si un rappel eût sonné à l'intérieur de la grande ruche, l'essaim entier y pénétra, se mélangea sans lutte et sans pillage au premier essaim qui y avait été antérieurement introduit.

Plusieurs autres essaims furent encore capturés par nos artilleurs dans les environs d'Autrécourt et transportés dans la tranchée.

L'un d'eux était suspendu à une branche d'arbre (un des rares restés debout) sur la route qui traverse le bois de Hesse, alors balayé par les obus allemands.

Ayant étendu sur le sol une toile d'équipage, un des poilus frappa la branche ou se tenait l'essaim d'un coup sec, et les abeilles tombèrent dans la toile qui fut aussitôt refermée et emportée. Le soir même elles étaient enruchées. Mais nos poilus, en capturant l'essaim, avait-ils capturé la reine ?... non, car quelques jours après, ils s'aperçurent que la ruche ne prospérait pas : elle n'offrait aucune trace de couvain. Ou la reine s'était échappée lors de la prise de l'essaim, ou elle avait été tuée accidentellement pendant des diverses opérations nécessitées par la mise en ruche. Que faire, en vérité, dans la circonstance ?... Nos soldats apiculteurs devaient-ils se résigner à voir périr le fruit de leur trouvaille faite dans des circonstances assez dangereuses ?... Sans la mère, l'essaim était destiné à disparaître, à s'égrener à tous les vents, à produire des abeilles brigandes et pillardes.

Ils se souvinrent que certains apiculteurs avaient préconisé le transfert des œufs d'une ruche active à une ruche sans mère et que les abeilles de cette dernière ruche les adoptaient, les élevaient et reprenaient goût au travail. Cette assertion était-elle vraie ?... Ils voulurent en faire l'expérience.

Ils prirent donc dans une bonne ruche des œufs frais du jour et le soir, les placèrent devant l'entrée de la ruche orpheline. Dès le lendemain matin, à leur grande satisfaction, les œufs avaient tous disparus. Ils visitèrent aussitôt l'intérieur de la ruche cadre par cadre, et se convainquirent que les œufs étaient installés dans le fond des cellules. Ils avaient donc été adoptés.

Quelques jours plus tard, plusieurs des cellules qui avaient reçu les œufs, étaient transformées en cellules royales, et, trois semaines après, l'éclosion s'opérait ; les reines fraîches écloses se promenaient au milieu des ouvrières. Une seule fut conservée dans la ruche, et bientôt, elle commença à pondre. Ce qui prouve, une fois de plus, que l'accouplement n'est pas toujours aérien, et qu'il se produit aussi à l'intérieur de la ruche.

*Alphonse Labitte*

*Extrait de l'Almanach illustré du "petit parisien" de 1918*

Des abeilles actives et des récoltes de miel au milieu des obus et des tirs de toutes sortes en 1917, cela laisse songeur aussi. De nos jours, ne sont-elles pas en train de disparaître, affaiblies par des conditions climatiques anormales et victimes de diverses parasitoses ?

Leurs conditions de vie seraient-elles devenues pires aujourd'hui que pendant cette horrible guerre ?

### AU SUJET DE L'APICULTURE

Vers 1800, Lequinio, quand il traverse le Grandvaux dans son "Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura", note :

"Ce département, et surtout sa partie montueuse, abonde en abeilles, et les ruchers fermans y sont une nécessité commandée par la rigueur du climat. Ces ruchers sont de véritables échopes en bois, closes de toute part, et qui contiennent chacune quatre à cinq rangs de tablettes élevées les unes au dessus des autres, et sur lesquelles les ruches sont posées : le bon marché du sapin en favorise la construction ; communément ils sont entièrement en bois ; beaucoup cependant ont le dos et les deux bouts en pierre, le devant seul est alors en bois, ainsi que le toit, qui se porte tout entier en arrière, comme un simple toit d'appentif [...]

Le plus souvent ces ruchers sont à quelques pas distans des maisons ; mais dans beaucoup de villages, ils sont adossés au mur même et sur la rue ; ils règnent entre la fenêtre et la porte, et les abeilles ont tellement la connaissance des habitans du logis, que les animaux et les hommes entrent et sortent sans y faire attention ; les enfans se jouent auprès d'elles et devant le rucher, comme en plein champ ; et les abeilles, à leur tour, viennent se jouer sur les meubles, bourdonner et voltiger sur les tables avec une entière sécurité : c'est un pacte réciproque d'amitié que l'habitude rend très-doux, que l'intérêt conserve, et qu'on ne permet pas aux enfans eux-mêmes de violer. [...]

Il ne sera pas trop d'apprendre comment on recueille le bon miel dans le Jura. La ruche est percée par le haut, et quand on y loge un essaim, on la recouvre d'une calotte de même forme et de même matière qu'elle, et qu'on appelle *capotte*, sans doute parce qu'elle couvre le sommet ; les dimensions de cette capotte sont telles, qu'elle ne contient que le quart ou le tiers, tout au plus, de ce que la ruche peut renfermer. Les abeilles commencent à travailler dans la capotte ; au bout de quinze jours, elle est pleine, et les ouvrières sont descendues à la ruche ; aussitôt qu'on en est assuré, l'on détache

la capotte, et l'on ferme le trou qui lui communiquait : les abeilles demeurent alors tranquillement propriétaires de leur dernier travail, et c'est avec son produit qu'elles passent la longue saison du froid sans sortir. Le miel de la capotte reste pur et frais ; il n'a point eu le temps de se noircir et de se corrompre par la vapeur méphitique et pénétrante de l'essaim [...]



Ce miel de capotte n'a point le goût pâteux ; il n'est pas grainu, farineux ; il n'a pas sur-tout l'espèce de douceur fade et nauséabonde de la mâne qu'ont la plupart des miels communs ; il est fin, clair, odorant, suave et vraiment délicieux ; [...] il est plus transparent que celui du moins qui se vend chez les apothicaires, et je l'ai trouvé beaucoup plus agréable à manger : c'est un mets recherché dans les meilleures tables ; il s'y sert avec les fruits ; il n'est pas exprimé, séparé de la cire ; il se présente dans les rayons tels qu'on les tire de la capotte ; on le suce dans ces rayons qu'on nomme sur les lieux *couteaux*, et je puis assurer que c'est un dessert exquis. [...]"

Et Lequinio d'en tirer la conclusion : "en faisant usage de la capotte pour empêcher cette substance de se rancir et de prendre le goût de mâne, on sera certain d'avoir, en tout pays, un aliment très-bon et très-sain."

Pour info, d'après le Rousset, vers 1854, il y avait : 30 ruches à Chaux des Prés, 30 à Grande-Rivière, 30 à Saint-Pierre, 10 au Lac des Rouges Truites, 6 à Fort du Plasne, 20 à Prénovel, 2 aux Piards, 150 à Saint Laurent, 40 à La Chaumusse, 6 à Château des Prés et 200 à Chaux du Dombief. Il est regrettable qu'il manque le recensement des ruches à Rivière Devant, car un lieu-dit "La Combe au Miel", très fréquenté par les essaims ces dernières années, pourrait bien tirer son nom de la présence des abeilles.



## PROCHAINS RENDEZ-VOUS

**Mardi 17 Février 2009**

Animation au petit marché artisanal du groupe scolaire de l'Abbaye

**Mercredi 1<sup>er</sup> Avril 2009**

Conférence sur les maisons du Haut-Jura  
animée par Monsieur Paul Delsalle  
à 20 heures, salle du 1<sup>er</sup> étage  
mairie de Saint Laurent en Grandvaux

**Jeudi 30 Avril 2009**

Assemblée Générale  
à 20h, salle du 1<sup>er</sup> étage  
mairie de Saint Laurent

**Vendredi 1<sup>er</sup> Mai 2009**

A la découverte du site d'Alésia  
à Chaux des Crotenay  
avec Maryse Hugon

Vous recevrez les informations sur cette sortie avec la convocation à l'assemblée générale



## Métiers oubliés

PAYSAN-VOITURIER

Pendant notre scolarité, une des plus grandes distractions dans la cour de l'école de l'Abbaye, lors de la récréation de l'après-midi, c'était le passage de ces longues voitures de sapins attelées chacune à un cheval. Les voituriers livraient leur chargement à la scie du "Moulin de l'Abbaye". Cela pouvait être le Félix ou le Francis de Sur le Moulin, le Raymond ou le Gaston des Mussillons, l'André ou le Louis des Guillons et bien d'autres. Ils portaient tous le chapeau de feutre, les guêtres en cuir, la veste de velours et le sac de toile sur les épaules, lorsqu'il pleuvait. Quelquefois, aussi, leur cheval était bâché<sup>4</sup>. Il s'appelait Poulette, Mousse, Gentille, Négro, Farod, Bijou et d'autres noms que j'ai oubliés.

Quelques années plus tard, adolescent, j'ai eu l'occasion d'aller un peu avec eux, parce qu'à la maison, nous avions aussi un cheval et une paire de bœufs. Ce que mon père et mon oncle ont surtout débardé et voituré, c'était les foyards de la coupe<sup>5</sup> et un peu de bois de particuliers. Je n'ai pas le souvenir qu'ils aient fait du voiturage pour des marchands de bois. Mon père lorgnait surtout du côté de la modernité. D'ailleurs, à cette époque, il y avait déjà, en plus du cheval et des bœufs, un Micromax<sup>6</sup> dans la grange. Le cheval servait encore bien souvent à ramener le tracteur à la maison, lorsque celui-ci avait quelques soucis de santé du côté du carburateur ou de la magnéto.

Notre éducation, soit scolaire, soit professionnelle (nous fréquentions régulièrement les réunions du C.E.T.A.<sup>7</sup>) et les longues conversations de coulée ou d'après messe<sup>8</sup> de nos aînés nous avaient bien fait voir que cette façon de travailler, celle des vieux, finirait avec eux. Ils avaient tous fait la guerre, la "Grande", aucun d'eux n'avait son permis et très peu avaient dû, un jour, "poser leur cul" sur la selle d'une de ces "mécaniques", comme ils disaient. "Quand ils ne seront plus là, eh bien, on vendra le cheval, et la voiture à bois on l'amputera d'un bout de ses essieux, on fera souder des flasques d'auto et on aura une belle voiture à pneus". C'est ce qui s'est passé ! Le Farod, chez nous, c'est Vichot qui est venu l'acheter. Oh, personne n'était content de cela, mais le Léonce<sup>9</sup> nous avait fait acheter un Pony chez Brun et il fallait bien être raisonnable. Alors, le Farod et les bœufs de l'oncle Henri ont été sacrifiés sur l'autel de la modernité. Lorsque Vichot s'est mis d'accord avec mon père pour le prix du cheval, il lui a dit en montrant le collier: "mets ça par-dessus, tu ne t'en resserras jamais de ces trucs là". Le Farod est parti pour l'abattoir en emportant ses harnais de labeur. Quand à sa superbe calèche à capote, afin de faire de la place à la remise pour le Pony, elle est allée, contre quelques pacotilles, finir sa carrière dans une pelouse près d'Is-sur-Tille, servant de porte-pots de fleurs. Finalement, une belle tombe fleurie sur toute une époque !

Et puis, pas très loin de chez nous, il y en a qui ont fait de la résistance avec leurs chevaux. En effet, les tracteurs forestiers étaient, à ce moment-là, mal équipés. C'était souvent des tracteurs agricoles sur lesquels avaient été montés des treuils de toutes sortes, issus des surplus de l'armée américaine (treuils de Dodge, G.M.C.) et qui ont été la cause de graves accidents, quelquefois mortels. Les pistes forestières n'étaient pas faites pour eux, alors, il restait des endroits difficiles, souvent dangereux, que ces derniers voituriers ont continué à exploiter. C'était la génération d'après, surtout des Saint Pirards : le Maurice, le Roland, le Bernard, le Michel et bien d'autres, mais ils ne faisaient pratiquement plus que du débardage. Les camions arrivaient, les communes goudronnaient des kilomètres de routes forestières. Il n'y avait plus qu'un peu de bois de particuliers<sup>10</sup> et la coupe affouagère qui voyageaient encore sur les voitures à cheval, quand on n'avait pas coupé les brancards de l'avant-train pour les remplacer par un jeu de fers à U et attelé au D 30.

Près de chez nous, l'Henri avait senti le vent tourner et compris l'opportunité de pouvoir exploiter l'inaccessible aux tracteurs. Il avait construit une remorque bétailière en bois, qu'il

<sup>4</sup> Protégé avec une couverture en toile

<sup>5</sup> Coupe affouagère, dont chacun pouvait prendre un lot

<sup>6</sup> Tracteur agricole de 1936

<sup>7</sup> Centre d'études techniques agricoles

<sup>8</sup> Au café de l'Abbaye, chez l'Albertine

<sup>9</sup> M. Genouet, maréchal-ferrant, charron des Guillons, avait étendu son activité à la vente des tracteurs

<sup>10</sup> Propriétaires privés

accrochait derrière le D30. Lorsqu'ils arrivaient dans la coupe, avec ses deux fils, le Jacques et le Bernard, leurs deux chevaux débarquaient de la remorque, tout frais, sur place et approchaient les bois au chemin accessible au tracteur, qui les emmenait à grande vitesse au lieu de chargement. Cela n'a, bien sûr, duré qu'un temps. L'arrivée des tracteurs forestiers mieux équipés avec leur puissant treuil et leurs longs câbles, Latil, Fordson, etc et puis, la grande tolérance et l'indulgence des gardes forestiers (arbres frottés mutilés à jamais, plantations arrachées, chemins défoncés) qu'ils ont eues pour ces machines, mais qu'ils n'auraient jamais tolérées aux attelages, a définitivement tourné la page et beaucoup transformé la forêt.

Et puis, il y a eu ce grand chambardement de la vie rurale, qui est arrivé comme un cyclone, emmenant avec lui quatre-vingts pour cent des fermes (aujourd'hui, on dit exploitations agricoles), la presque totalité des scieries, les chalets des villages, les écoles communales, les cures et beaucoup d'autres choses. Toute une vie sociale a disparu.

Et puis, il y a eu ce sacré Loulou, avec le Raymond, l'Omer, le Noël, la Denise et les autres qui ont eu l'idée de farfouiller un peu en arrière, beaucoup en arrière. C'était, surtout, l'histoire des rouliers qu'ils voulaient ressortir de quelques malles poussiéreuses qui traînaient encore dans certains greniers.

Et puis, il y a eu 2001, Fort-du-Plasne, avec le défi de reconstituer quelque chose que personne n'avait connu.

Alors, on est allé voir, interroger et écouter ceux qui pouvaient encore se souvenir de ce qu'ils avaient entendu raconter de leurs parents.

Alors, le Louis, avec sa prodigieuse mémoire, le Maurice avec ses trop courts mots, qui portent, l'Albert, le Bernard et d'autres ont commencé à nous raconter. Et, du roulier, qu'était leur grand-père au voiturier qu'ils ont été, eux, il n'y avait qu'un pas à franchir. Entre les 30 kilomètres par jour, que faisait le voiturier dans sa journée pour aller à la coupe et livrer son bois à la scierie et les 30 kilomètres quotidiens que leur grand-père, roulier, faisait pour livrer ses mâts de bateaux au Havre, il y avait beaucoup de points communs. Allez savoir, peut-être que le grand-père roulier était un voiturier en vadrouille. Même voiture, même harnais et le cheval. Tous, ils parlent de leurs chevaux, de leurs voitures, de leurs sapins, comme d'une aventure qu'ils ont vécue, de la même manière que les marins parlent de leurs bateaux et de la mer, que les aventuriers du Grand Nord parlent de leurs chiens et de la neige.

Alors : métier, aventure, passion ? Sûrement un peu des trois !

- Qui pourra dire, lorsque l'effort du débardage fourni, la voiture chargée, le cri "croché" sur une "emaillette", la détra plantée sur le porteur et les guides pliées sur la cuche du collier,

- qui pourra dire, lorsque le voiturier, vers la bride de son cheval, remonte un peu son feutre, sort sa blague et son cahier de "Job", pour en rouler une, avant de partir,

- alors que son cheval lui a posé la tête sur l'épaule,

- qui pourra dire ce qui se passe dans la tête de ces deux complices ?

Sûrement pas eux, parce que, comme ils vous répondraient : "encore faudrait pouvoir comprendre".

Cela aurait pu en être d'autres, mais nous avons choisi de vous faire partager les souvenirs de deux de ces paysans-voituriers qui ont en commun: d'abord d'être encore parmi nous, et puis, de nous dire, tous les deux, leur bonheur d'avoir vécu cette dure aventure. Mais, comment ne pas être satisfait, quand on a su respecter et vivre avec cette richesse, sans cesse renouvelée, fierté du Grandvaux, fierté du Jura, fierté des montagnons, que sont les grands épicéas et sapins que Bernard Clavel a appelé les colonnes du ciel ?

Le premier s'appelle Henri Benoit. Il est de Censeau, aux confins du Jura et du Doubs. Je l'ai rencontré un jour dans la forêt, au Montury, chez Constance Rameaux. Elle a écrit ses conversations dans un livre, dont nous vous présentons quelques extraits, avec son aimable autorisation.

Le second est un Grandvallier, Roland Bouvet-dit-Maréchal. Il s'est bien reconnu en lui en lisant le livre. Lui aussi, il a été un des derniers à travailler avec ses chevaux dans la forêt. Nous l'avons rencontré et il témoigne.

L'un a lié les bœufs, l'autre garni les chevaux, on sent chez tous les deux la même passion des animaux, de la forêt et des gestes de ce beau métier.

*Daniel Mermet*

## Henri Benoit raconte...

### Voiturier

[...] On travaillait toujours à quatre, cinq voituriers, jusqu'à six avec une équipe de douze bœufs : chacun amenait ses deux bœufs. On "joignait"<sup>11</sup> chacun de son côté, on partait à 8 h 30, et on se retrouvait le long de la route qui menait à la Joux<sup>12</sup> : au Magasin, à Cuvier. Une fois arrivés dans la coupe, on commençait à tirer le bois... Fallait savoir les "crocher" ! On les crochait par la queue ou par la tête, ça dépendait comme ils venaient. Crocher les bois, c'est un art... mais ne t'en fais pas, la première voiture que j'ai crochée, j'étais pas bien malin ! Fallait savoir les mettre, les chaînes, surtout "la chaîne de pied de cric" !

En apprenant, j'ai pris qu'un seul coup de pied au cul, au coin de la Marine<sup>13</sup>. Je passais mal la chaîne, je la passais à rebours. Mon cousin, l'André Jacques, ça faisait deux, trois fois qu'il me le disait et pan, ça a été machinal, c'est parti tout seul ! Oh ! Il ne l'a pas foutu bien fort, mais il a pas eu besoin de m'en donner un autre : j'avais bien compris !

Au moment de charger les bois, je revois le "cérémonial" du père Lacroix : il "démontait" sa voiture, préparait sa bourre<sup>14</sup>, ses chaînes : chaîne de charge et chaîne de pied-de-cric... Après, il tendait légèrement son cric et... roulait sa cigarette avant de commencer à charger, une énorme cigarette un peu biscornue. Ça ne variait jamais, il n'aurait pas chargé ses grumes avant d'avoir roulé son mégot !



On tirait les bois jusqu'à midi et demi, une heure, puis on cassait la croûte. Tu donnais déjà aux bœufs pour commencer : quand il n'y avait pas d'herbe autour, ils ne bougeaient pas, et tu déballais le sac de foin. S'il y avait de l'herbe, on les laissait pâturer le long du chemin, mais gare à la maraude<sup>15</sup> ! Quand tu n'avais pas d'ennuis avec les propriétaires, tu en avais avec les Eaux et Forêts<sup>16</sup> ! En 1934, le papa a dû payer un "PV" de 280 francs avec deux autres voituriers (à l'époque, il gagnait 100 à 120 francs par jour !) pour avoir laissé pâturer les bœufs "dans une plantation de moins de 10 ans" ! Moi, j'en ai eu un en 1943, pour avoir coupé un petit foyard<sup>17</sup> pour faire un manchon<sup>18</sup> "et laissé les branches sur des petits sapins"... Dans ce temps là, ça rigolait pas !

On s'arrêtait une bonne heure pour dîner<sup>19</sup>. L'hiver, (ou même l'été quand il pleuvait) on faisait un bon feu : on choisissait toujours un bon gros "parapluie" sous lequel on pouvait rester des heures sans se faire mouiller... Dans le panier, à côté du marteau et des clous (au cas où un bœuf perde un fer)<sup>20</sup>, on avait du lard (un morceau de lard bien gras), un litre de vin... Du fromage aussi, que l'on faisait griller sur le feu au bout d'une baguette de coudrier... Comme le visage nous "chauffait", on était bien obligés de tourner la tête... et il y avait toujours un "bien intentionné" pour donner un coup de baguette sur le fromage, qui bien sûr tombait dans le feu !

On discutait de tout et de rien : quand il faisait beau, on prolongeait la pause par un petit roupillon... Oh ! J'en vis encore un peu, de ce temps là ! Mais faut avoir vécu ça pour comprendre : aujourd'hui, c'est chacun pour soi, et un seul homme suffit pour remplacer une équipe... On ne peut pas aller contre le progrès, mais la forêt y a perdu, et les rapports humains aussi [...]

<sup>11</sup> On mettait le joug aux bœufs

<sup>12</sup> La forêt de la Joux : vaste massif forestier qui s'étend à l'ouest de Censeau

<sup>13</sup> Ancienne maison forestière dont le nom évoque l'ancienne maison des bois de la Joux pour la marine royale : il fallait 4000 arbres pour construire un vaisseau

<sup>14</sup> la bourre était le nom donné à la longue pièce de bois d'environ 4 mètres qui permettait, à l'aide de deux chaînes, de soulever les grumes. Aussi physique que technique, le métier de voiturier s'exerçait à grand renforts de crics, de chaînes et de pièces de bois... Se disait des bêtes qui allaient paître dans les champs d'autrui.

<sup>15</sup> Se disait des bêtes qui allaient paître dans les champs d'autrui.

<sup>16</sup> Actuel Office National des Forêts

<sup>17</sup> Hêtre

<sup>18</sup> Petite bille de bois que les voituriers glissaient sous les gros bois afin de pouvoir passer les chaînes

<sup>19</sup> Comprendre : pour déjeuner (repas de midi) le dîner étant désigné par le terme "souper"

<sup>20</sup> Note d'Henri Benoit : "Le maréchal venait pour ferrer à la ferme, mais quand on était au bois, on rapsaudait comme ça !"

## A hue et à dia

Les bœufs et les chevaux, c'était la grande question à l'époque - je parle d'avant la mécanisation. Qu'on soit paysan ou paysan-voiturier, il y avait du pour et du contre : chacun avait ses arguments. [...]

Pour la culture, les chevaux allaient mieux, mais pour aller au bois, valait mieux les bœufs, ça tirait plus doucement ! Fallait être jeune avec les chevaux, ça allait plus vite ! Et puis, quand il allait atteler les chevaux, fallait encore "accorder"... Tu conduisais mieux les bœufs à la parole que les chevaux, tu criais juste "allez", ou "Ouôye-ô !" (à droite, hue) ou "Dja" (à gauche, dia)... Quand on faisait les foins et que je criais "Otanchon !" (attention) au gars qui était au-dessus de la voiture, le bœuf faisait quelques pas en avant, il n'y avait pas besoin de lui envoyer un courrier... Oui, c'était tout le vocabulaire, mais le bœuf comprenait somme toute pas mal de choses, rien qu'à la voix...



Quand tu attelais dix bœufs, pour sortir du bois, c'est le "patron" de la première paire de bœufs qui commandait la marche - Ah ! C'était beau à voir ! Pour aller au bois, il fallait des bœufs de cinq ans au moins, avant de les revendre tu les gardais trois, quatre ans. Le "P'tit Bayard", je l'ai mené quatre ans. - Ah ! Ça m'a charogné de m'en séparer, du "P'tit Bayard" ! Les vrais bons bœufs, sûr, tu t'y attaches comme aux chevaux ou presque...

Quand j'étais jeune, j'ai souvent entendu parler des deux grands Charolais du Papa-ils devaient s'appeler "Froumin" et "Blondin", c'était bien des noms de Charolais... Le Papa les a menés trois ans, ils "brassaient" leurs 6 km/h - en principe les bœufs dépassent rarement les 4 km/h. Ces Charolais, ils faisaient mille kilos chacun, et si tu avais le malheur de mettre la main entre la clef de timon et le joug, tu foutais de l'eau oxygénée dessus et c'était bien (*rire*) ! Ah ! C'étaient des sacrées bêtes à dresser ! Fallait savoir les tenir ! Les Montbéliards<sup>21</sup> ils "faisaient leur route" c'est sûr, mais les voituriers étaient fiers quand ils avaient une belle paire de Charollais. [...]

Dans le temps, le petit paysan qui n'avait pas les moyens de se payer un cheval ne gardait pas non plus ses bœufs bien longtemps : il vendait ses gros bœufs de travail à l'automne, et en rachetait deux petits de cinq cents kilos. Il retouchait un peu d'argent dans l'échange, et surtout il économisait un peu de foin dans l'hiver. Après, il les dressait, et il les avait pour la saison suivante. C'est un commerce qui s'est beaucoup fait pendant la guerre, quand les Allemands réquisitionnaient les chevaux : jusqu'en 47 quand les chevaux sont revenus, et après eux les tracteurs.

Pour les chevaux, c'était un peu pareil, ceux qui en avaient les moyens achetaient un poulain de dix-huit mois à la Saint Luc<sup>22</sup> à Pontarlier, et le dressaient pour le revendre au printemps suivant. Certains gagnaient bien de l'argent avec ça, mais moi, j'étais pas assez "mariole" pour ça... Les jeunes chevaux, faut encore savoir les manier ! [...]

Les Comtois<sup>23</sup> il n'y a que ça de vrai : des chevaux "de toutes fins" ça courrait comme ça tirait ! Les "chevaux de Maïche"<sup>24</sup> qu'on les appelait, ils étaient rouges avec la crinière noire, tout le contraire d'aujourd'hui avec leurs "blondinets" ! Des Comtois *blonds*, si on m'avait dit ça... Mais tu ne peux pas leur dire, ils n'ont rien connu d'autre ! Les plus lourds ne devaient pas peser plus de cinq à six cents kilos... Aujourd'hui, ils doivent bien faire huit cents kilos ! Plus ils sont gros, plus ils sont contents, tout ça pour rien faire avec ! [...]

## Les risques du métier

[...] Les accidents du bois avaient souvent des conséquences plus graves... Pour ce qui est de ma parenté, j'ai un oncle (l'oncle Jules), en 1930, qui s'est fait tuer par son chargement de bois à mesure qu'il remettait sa varpille-le timon du train de derrière. Il y avait quarante-cinq solives sur sa voiture, il a été tué sur le coup.

J'ai failli suivre le même chemin une quinzaine d'années plus tard avec une voiture qu'on chargeait pour la



<sup>21</sup> Race de bovins la plus répandue en Franche Comté

<sup>22</sup> Mi octobre

<sup>23</sup> Chevaux Comtois

<sup>24</sup> Chevaux provenant du plateau de Maïche, région du Haut Doubs, renommée pour ses élevages

gare de Boujailles : ma chaîne de pied de cric tendait trop, et d'un coup, toute la charge est revenue de mon côté ! "Bon Dieu"...J'ai eu juste le temps de me reculer, tout le bois a dégringolé ! C'était pas *tant haut*, mais il y avait quand même quarante solives ! Tu aurais vu la tête du Louis Lacroix, quand il m'a entendu dire "Bon Dieu !" J'étais pas marié à l'époque, je jurais encore !



Collection Cavaliers

Un autre coup, je me suis fait prendre sous ma voiture-c'était le 10 août 1945 : un vendredi, la veille de la noce à Cassis ! On allait à Frasné, le Vivi et moi, avec un convoi de quatre bœufs et j'étais devant, quand tout à coup, en montant le petit crêt avant la limite(1), j'ai glissé en *schlaguant* mon bœuf : la roue de la voiture m'a pris le mollet. Vivi n'a pas eu besoin d'un grand discours : il est venu mettre le cric et il a soulevé la voiture pour que je m'en ressorte- il a sûrement dû faire vite, mais tu trouves le temps long ! Suffit d'être pressé pour aller doucement. [...]

### Les chevaux vapeur

[...] "Cultivateur voiturier", c'est ce que j'ai toujours écrit sur mes papiers, mais avec la mécanisation de l'après guerre, ça n'a plus jamais été pareil. "Aller au bois", tirer les grumes, les "voiturer", c'est ce que je préférais comme quelques autres, mais l'arrivée des camions a commencé par nous enlever le transport : à partir des années trente, trente-cinq, ils se sont mis à prendre les bois en bord de route, on n'avait plus qu'à les ranger là et puis bonsoir. Bien sûr, le boulot a commencé à manquer, mais ça ne m'a pas fait arrêter pour autant : j'ai continué à aller au bois jusqu'en 1960-les dix dernières années avec les chevaux. Mon dernier cheval, "Loulou" s'est fait tuer par un camion en 1964 - je t'ai raconté. [...]

Arrêter la ferme, ça ne m'a rien fait, parce que je suis reparti au bois derrière... Aujourd'hui encore je vais faire mon bois<sup>25</sup> quelques heures par-ci, par-là : c'est ma vie, ça, plus que la culture et toutes leurs machines perfectionnées ! Tu sais ce que disait ma femme ?

-"bâtis toi une cabane et puis reste-y dans ton bois !" [...]

### La vraie vie

[...] Ce que je préfère par dessus tout, c'est encore d'aller au bois, ça vaut tous les voyages du monde ! Maintenant je ne fais plus guère que mon chauffage et le tracteur a remplacé les bœufs mais le plaisir reste le même, surtout le fait de crocher la chaîne, va savoir pourquoi... C'est pourtant pas des chaînes de montre !

Parfois, il y en a que ça intéresse tout ça. Le long du chemin de la Terre, ça s'arrête encore bien. Quand les gens se rendent compte de mon âge, et qu'ils voient la taille des billes que je balance dans la benne, certains coupent leur moteur pour causer, et moi ça me gêne pas de leur dire ! C'était le vieux temps, et c'est temps qu'on le raconte puisqu'il n'y en a plus guère pour le raconter !

Même parmi les amis, il y en a toujours pour s'étonner : "tu vas encore au bois ?" qu'on me demande, comme pour me dire que je serais très bien devant la télé... "Oh ! J'y vais que le matin et l'après midi", je réponds. [...]

Le bois... les bœufs... il y en a qui disent que j'ai la nostalgie de tout ça, mais moi, je sais que c'était la vraie vie : faut avoir vu dix, douze voitures descendre de la Joux comme ça, à la file, en "négociant" les virages... C'était quelque chose, ça ! Maintenant, comme je te l'ai dit, je ne fais plus guère que mon chauffage (et encore, avec le tracteur), mais c'est ça qui me tient. Et puis, quand mon heure sera venue, j'espère bien que ce sera au bois : c'est ce que je souhaite, qu'on vienne me chercher là-bas... Le plus tard possible, tu me connais : je suis davantage occupé que pressé...

Extrait de : C'ÉTAIT LA VRAIE VIE  
Chronique d'un paysan comtois au siècle dernier  
Constance Rameaux

<sup>25</sup> Mon bois de chauffage.

## Roland Bouvet nous dit...

"Chez nous aussi, on était paysan-voiturier. Avec mon père, on avait toujours deux chevaux. On a dû en avoir une dizaine en tout. On les achetait chez Vichot, marchand de chevaux à Lons le Saunier. Une fois, à la foire de Montmorot, le Pierre Vichot il m'a dit : "ton père, il savait bien choisir un cheval".

On gardait un cheval 7-8 ans. Le dernier qu'on a eu, c'était un percheron. Il s'appelait Mousse, il était facile à mener. On l'a eu jusqu'en 1957. "Ben, mon Mousse, c'était un bon cheval. Il lui manquait que la parole. Il obéissait rien qu'à mes mots. Pour le ferrer, t'avais fini un pied, il levait l'autre tout seul, t'avais même pas besoin de lui demander".

Le deuxième, c'était une jument, la Coquette, une comtoise. C'est pendant qu'étais au régiment qu'il père avait changé les deux chevaux. Il avait acheté Mousse au printemps, il avait trois ans, il était pas dressé et après la Coquette, pas dressée non plus. Elle avait deux ans, elle, mais c'était une jument qu'avait du sang. Quand je rentrais à Saint Pierre, fallait tendre les rennes tout le long.

C'est quand même des bonnes bêtes, les chevaux. Tu les dressais facilement. La jument, on la mettait toujours en tête quand on doublait. C'était tout le temps le cheval au limon.



*Collection Cavaliers*

On allait à la vente des bois au rabais à St Claude. Là, on repérait qui avait acheté des lots près de chez nous pour lui proposer nos services. Y'en a un qui prenait le lot et on allait ensemble. A la fin, on partageait. Quand on avait deux chevaux, ça valait 1 journée ½. Les équipes, elles faisaient 5, 6 attelages ; ça faisait 5, 6 voitures de bois par jour de 80 pieds cubes à peu près. Avant, on coupait des gros bois, pas des arbres moyens comme aujourd'hui. On était obligés de les couper à 12m (36 pieds). Avec le train de devant on pouvait lever le bois. Fallait qu'ils chevaux soient habitués et leur mettre une sous-ventrière. On en mettait deux ou trois, l'un devant l'autre accrochés aux traits. On utilisait les chaînes, le train, le câble, la poulie.

On aimait mieux aller à la Joux Devant, les bois étaient moins lourds, c'était des pessés. A la Joux Derrière c'était des sapins : le sapin c'est plus lourd que la pesse. On coupait les lots au printemps, on écorçait et après on faisait notre travail à la ferme. On débardait à l'automne, c'était moins lourd.

*Scierie Girardet*



Mon père livrait chez Frey à Saint Laurent. On livrait chez Girardet sous La Savine, chez Michel au Moulin. Au moulin Morey, on faisait que débarder à port de camion. Au moulin Morey, y'avait 1 cheval pour tout le chantier. Un Monsieur Grappe s'occupait du chantier. Il relevait les numéros sur les bois et le cube. Chez Michel, c'était un bœuf qui charriait le bois sur le chantier. Des bœufs, y'en avait chez Dalloz, chez Munka, chez Jeunet. C'était plus difficile pour se retourner avec les bœufs qu'avec le cheval.

J'aimais mieux livrer. On débardait le matin, on cassait la croûte, on chargeait, et l'après-midi on livrait. Y'avait des grandes descentes. On serrait la mécanique. On n'a jamais enrayé les roues chez nous. Y'en a qui posaient le pendu, mais c'était interdit. Fallait pas qu'il garde y voie.

Tu gagnais ta vie en allant au bois : 1000frs anciens par jour. C'était plus que le lait, on en portait pas beaucoup, on trayait à la main.

On emportait le sac de foin avec le litre de vin dedans pour ne pas le casser. Il se gardait bien dans le foin. Le reste, on y mettait dans la musette.

J'ai commencé à aller au bois avec un bœuf au collier, j'étais gamin, c'était dur.



*Collection Cavaliers*

Y'en a qui allaient au bois avec un âne au collier. Chez le P'tit Louis, ils avaient un âne. Il paraît qu'il Raymond doublait l'âne et qu'il tirait plus que lui.

Les chevaux ça allait bien plus vite. Quand on allait au bois derrière la chapelle des Frasses, et qu'on livrait le bois chez Girardet sous La Savine, ça faisait des kilomètres dans la journée (~35). Y'avait des équipes qu'allaient jusque chez David au Pont de la Chaux ; beaucoup faisaient ça ! Des fois, ils chargeaient un jour et ils déchargeaient le lendemain. Mais les chevaux rentraient toujours à l'écurie quand ils allaient au bois. Un cheval qui travaille ne va pas en champ<sup>26</sup>. A la fin, quand j'allais plus au bois, je les avais mis au parc, mais pas avant.

En principe, on menait l'cheval à la bride, mais la plupart du temps il allait tout seul. Tu t'asseyais sur la voiture et il t'emmenait à la Savine.

Les "Grande Rivière", ils livraient chez Duparchy à Saint Claude. C'est pas une légende, les chevaux s'arrêtaient tous seuls devant les bistrots le long du chemin. Y a même un voiturier qui se saoulait à Saint Claude. On l'attachait sur sa voiture et le cheval remontait le tout.



Moi, j'allais avec mon père, j'ai pas trop été en équipe. Ceux qui avaient un mauvais attelage (cheval de ferme par exemple) fallait qu'on les aide.

J'ai arrêté quand mon père est mort. J'ai racheté un p'tit ch'val quand même, mais ça n'se faisait plus. Pourtant, on disait qu'ils ne pourraient jamais aller tout en haut de la forêt avec leur mécanique, qu'il faudrait bien toujours des chevaux.

Aujourd'hui, un homme seul te sort autant de bois en une journée que nous en .....

Mais le long des chemins et même ailleurs, le meilleur morceau du bois, le plus gros qui reste debout a été frotté. Ils sont tous tarés !

Les chevaux, c'était souvent réservé aux hommes. On partait vers 7 / 8 h ça dépendait où on allait. C'était pas prudent d'aller tout seul au bois.

Ce qui pouvait arriver, c'est qu'on casse une roue. A Saint Pierre ; y'avait Poncet qu'était charron, aux Guillons y'avait l'Léonce.

Quand on ferrait chez l'Léonce, les chevaux ne voulaient pas poser les pieds sur le béton. Il fallait les faire reculer puis les attacher à l'anneau.

On avait chacun notre voiture. Le Roger Mussillon il s'en était fait faire une grosse, quand il avait les bœufs. Quand il a eu le cheval, elle était trop lourde. Avec les ch'vaux il fallait qu'ta voiture soit légère."

*Roland Bouvet-dit-Maréchal*



Aujourd'hui, il nous arrive de faire des animations de fête en reconstituant une infime partie de leur travail ou une véritable journée de voiturage comme celle à laquelle nous avons eu le plaisir de participer l'an dernier, organisée par le village d'Étival. C'est bien sûr à eux, qui ont su nous apprendre leurs gestes, leurs mots, leur savoir-faire que reviennent les longs applaudissements qui suivent nos démonstrations.

*Daniel Mermet*

<sup>26</sup> Au pré

## UNE JOURNÉE DE VOITURIER DANS SON JARGON

De bonne heure le matin, le voiturier doit **donner**<sup>24</sup>, ensuite **mettre le seau**<sup>25</sup>, conduire son cheval à la fontaine et le panser. Pendant que ce dernier mange son foin, le voiturier prépare son attelage. Il doit graisser la voiture, il y a peut-être aussi une chaîne à revoir, la **détra**<sup>26</sup> **à remouler**<sup>27</sup> ou donner un coup de lime au passe-partout. Il doit aussi préparer le sac de foin pour le midi, remplir la musette (ça, c'est plutôt le boulot de la patronne).

4, 6, 8 kilomètres, voire plus, pour arriver à la coupe. Le long du chemin, il prend les collègues avec qui il fait équipe pour ce lot, du moins ceux vers qui il passe **à porte**. Les autres, ils **rejoindront** au lot.

Rendus à la coupe, il décroche **la ligne**<sup>28</sup>, il pend **le commande**<sup>29</sup> et **une languette**<sup>30</sup> au crochet et il plie deux chaînes sur l'avant-train. Il faut aller **reconnaître**<sup>31</sup>. C'est sûrement une des opérations les plus importantes, car si le passage du **bois**<sup>32</sup> à amener n'est pas bien étudié, le voiturier va **enrager**. Ensuite, voir comment **il vient**<sup>33</sup>, peut-être faudra-t-il aussi le **reprenre**<sup>34</sup>, le recouper à 24 ou 30 pieds, éviter des lézines, ces pièges quelquefois cachés sous de la mousse, les laves où les chevaux **n'accrochent** pas, les bancs de roche ou les racines proéminentes qui feront **détanner**<sup>35</sup> même s'il a **croché court**<sup>36</sup>. Et puis, malgré tout, il faudra sûrement **doubler** ou même un **coup de collier** d'un troisième cheval pour grimper une côte, **rubler en queue**<sup>37</sup> pour ne pas **frotter**<sup>38</sup> (gare au garde) et quelquefois encore **dôler**<sup>39</sup> le cric pour se **dépaître**<sup>40</sup>.

Il y a aussi les descentes trop importantes où le bois pourrait **gagner**<sup>41</sup>, **embarquer**<sup>42</sup> avec lui l'avant-train et le cheval, là il faudra voir pour **lancer**<sup>43</sup>. Dans ces côtes, les bûcherons ont **couché en bas**<sup>44</sup>. **Le bois vient** par la queue. Il faut l'orienter correctement, si possible dans un couloir, mais gare en le bougeant, il peut partir **à diable**, sauter le chemin de débardage et se **ficher**<sup>45</sup> dans un **mollard**<sup>46</sup>. Pour lancer, il y a deux méthodes :

- s'il vient par la queue et qu'il lui faut juste une petite impulsion, la chaîne passée en coin sur la tête suffit. Elle se libérera toute seule lorsque le bois partira.

- s'il lui faut un effort plus long pour démarrer, on **fiche** un crochet à lancer, forgé pour cela, qui s'arrache tout seul lorsque le bois **gagne** le cheval. Ça **ébranle** quelquefois salement le train-avant. Il y a des chevaux qui **renâclent**<sup>47</sup> à faire ce boulot-là.

Entre temps le garde est passé. Il a vu que le **planton**<sup>48</sup> qui avait été un peu couché la veille a été **recrempé**<sup>49</sup> avec un **baliveau**<sup>50</sup> fourchu, alors il n'a pas traîné.

Les bois amenés, les **porteurs**<sup>51</sup> choisis pour chaque voiture sont **rublés sur les morts**<sup>52</sup> au moins à l'arrière, les **pendus**<sup>53</sup> approchés en **retrait**<sup>54</sup> de 3 à 4 pieds environ.

Après avoir réparti 60 à 80 pieds cubes par voiture, la matinée est passée. Chacun dételle, donne un picotin à ses chevaux, les couvre s'il fait froid ou s'il pleut et puis choisit un tronc à l'ombre pour le casse-croûte.

Après le dîner, tous chargent leur voiture. Il faut d'abord lever le porteur à l'arrière. On **appondra**<sup>55</sup> :

- court s'il y a des tournants très importants, mais après gare aux queues,

- long pour être tranquille derrière, mais il faudra avoir l'œil parce que la ligne va **couper**<sup>56</sup>.

Le cric placé contre l'arbre, la chaîne de pied réglée, la grosse chaîne attachée, allez, "tourne la manivelle".

Il faudra faire une reprise avec l'autre bout de la chaîne et "retourne la manivelle". On amène la ligne sous le porteur et on la **bille**<sup>57</sup> avec le premier **chaton**<sup>58</sup> et on serre la mécanique.

Et on recommence à l'avant en levant les deux pendus du même coup. Idem avec le train-avant, mais là c'est le cheval qui recule la voiture. On **bille** à nouveau sur le **plumet**<sup>59</sup> en passant dans la **fausse ligne**<sup>60</sup>. Le chaton est tendu sur une **emaillette**<sup>61</sup>. Deux coups de cric à l'arrière pour lever les queues. Le troisième chaton pour tendre la chaîne sur **l'échamé**<sup>62</sup> en passant dans les **fourchalets**<sup>63</sup>.

On range le matériel et c'est parti pour chez Frey, Girardet, Michel, Bouvet. S'il fait un peu chaud et qu'on n'est pas "à la bourre", on boira une chopine chez Banderier, chez Vincent ou chez la Marceline, c'est selon !

Et demain, on recommence!



Collection Cavaliers



- 24 Distribuer le foin
- 25 La ration d'avoine
- 26 La hache à couper
- 27 Aiguiser
- 28 Train arrière de la voiture grandvallière
- 29, 30 Voir photo
- 31 Repérer le passage
- 32 L'arbre
- 33 Comment il va être tiré (par la tête ou par la queue)
- 34 Retourner
- 35 Arracher le commande (cf photo) planté en tête de l'arbre
- 36 Accrocher l'arbre de façon à ce qu'il se soulève en avançant
- 37 Déporter la queue avec le pic à bois ou une bourre (perche)
- 38 Arracher l'écorce d'un autre arbre
- 39 Amener à dos d'homme
- 40 Se sortir d'une mauvaise passe
- 41 Glisser, aller plus vite

- 42 Emporter
- 43 Donner de l'élan pour faire glisser tout seul
- 44 Abattu en direction du bas
- 45 Se planter
- 46 Butte de terre
- 47 N'aiment pas, ne veulent pas
- 48 Jeune arbre
- 49 Redressé
- 50 Un tuteur
- 51 Le plus gros des arbres qui va servir à suspendre les autres
- 52 Roulé sur les cales
- 53 Les arbres qui seront attachés sous le porteur
- 54 Reculés par rapport au porteur
- 55 Positionner le train-arrière sous le chargement
- 56 Beaucoup se déporter dans les virages par rapport au train-avant
- 57 Attache
- 58, 59, 60, 61, 62 Voir photo
- 63 Deux renforts en frêne le long de la ligne

### LA VOITURE A BOIS



- La bourre ou crôleuse
- Le flot de chaînes servant à la reprise
- La chaîne de pied

Le cric de voiturier



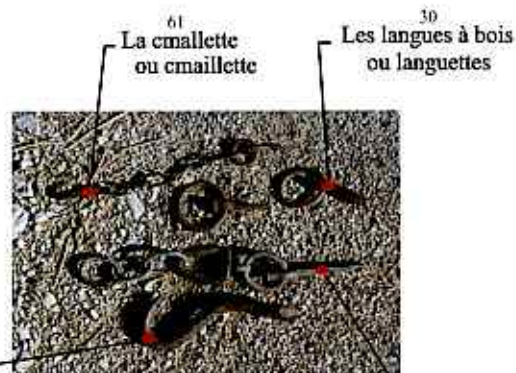
Le chaillet ou tictet

Les chaînes à tictets



- La grosse chaîne
- 62 L'échamé
- 60 La fausse ligne
- Le cric
- La bourre ou crôleuse

La ligne ou train arrière



La fausse ligne

61 La cmaillette ou cmaillette

30 Les langues à bois ou languettes

Le tourne bois

29 Le commande



58 Les chatons

(Quand on allait au bois, il fallait pouvoir monter les 3 chatons au garde s'il le demandait pour ne pas être soupçonné d'aller en couper sur place)

Le pic à bois

La hache à entanner

(sert à planter le commande dans la tête du bois)

Le pic à bois

La hache à entanner



59 Le plumet

Le train avant (Grandvallier)

## TEMPORELS INTEMPORELS

Pour la première fois depuis sa reconstruction au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'église de Fort du Plasne va bénéficier d'une entière restauration. Préalablement à la rénovation de l'intérieur, des travaux ont été réalisés par la commune sur le bâtiment.

L'église actuelle de Fort du Plasne a remplacé l'ancienne chapelle dédiée à Sainte Marie Madeleine, chapelle sépulcrale de la famille De Lézay, prévôts du Grandvaux, construite au XIII<sup>ème</sup> siècle.

A la fin de la période révolutionnaire, le clocher de l'ancienne église menace de s'écrouler, il est donc décidé de le reconstruire en totalité en 1827. Dans la foulée, on rebâtit la nef centrale en l'élargissant de deux nefs latérales. C'est ainsi que la forme de croix de l'ancienne église a disparu. Lors des travaux, on supprime le bras gauche de la croix que formait l'ancien édifice et on transforme le bras droit en sacristie, seul vestige avec le mur du chœur de l'ancienne chapelle de style moyenâgeux. On conserve dans le chœur le tombeau du célèbre horloger du village, Jean-Baptiste Cattini décédé en 1767, sur lequel est sculpté son fameux globe céleste.

Lors de la reconstruction du clocher, quatre cloches y sont installées. Deux sont financées par les habitants de Fort du Plasne et deux par ceux du Lac des Rouges Truites, dont le village fait partie de la paroisse. Pour l'anecdote, lors de la construction de l'église du Lac des Rouges Truites, en 1871, les Lacus avaient décidé de récupérer leurs deux cloches pour les installer dans leur nouveau clocher. Les Placus donnèrent leur consentement à la condition qu'ils reprennent également les morts enterrés dans le cimetière... Les morts sont restés et les cloches aussi.

Lors de la reconstruction de l'église de Fort du Plasne, rien n'a été négligé pour la décoration intérieure. C'est le curé du moment, l'Abbé Robert qui semble avoir diligenté les travaux. Une délibération du conseil municipal de l'époque décide de verser à l'abbé Robert une somme en remboursement d'une partie des dépenses qu'il a engagées personnellement pour la décoration de la nouvelle église, sans pour autant être en mesure de lui rembourser la totalité. L'abbé Robert repose devant la porte de "son" église.

On conserve de la vieille église un certain nombre d'éléments mobiliers qu'on complète, pour former un ensemble de style purement néo-classique, par un ensemble en marbre rose de Molinges (table de communion, baptistère et partie basse du Maître Autel).

De nouveaux tableaux sont réalisés. Le chœur est doté de boiseries sculptées. On renouvelle le principal du mobilier : autel de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, le retable des fonts baptismaux, et la chaire à prêcher qui sont l'œuvre de Jean-Baptiste Besson, originaire de Saint Laurent, Maître Sculpteur à Dole.

De l'ancienne église, on peut mentionner la partie supérieure du Maître Autel avec un dais tournant et une prédelle constituée de deux gradins, le Christ en croix qui surplombe l'horloge du pilier central, les statues en bois doré de Saint Joseph et de la Sainte Vierge et surtout l'important tableau "La Descente de croix". L'objet le plus ancien est le Christ en croix de la tribune avec son périsonium serré contre le corps, probablement datable du XVI<sup>ème</sup> siècle.

C'est ainsi que l'église de Fort du Plasne a fait l'admiration de ses visiteurs pendant des décennies, notamment de Rousset qui écrivait en 1854 dans son dictionnaire géographique, historique et statistique des communes de la Franche-Comté et des hameaux qui en dépendent: *"L'église actuelle est dotée d'un clocher couronné par un dôme couvert en tavaillons, comme toute l'église. Les nefs, voûtées à plein-cintre et à arêtes, sont séparées les unes des autres par des colonnes et pilastres de l'ordre de Pestum, sur lesquels sont de lourdes architraves qui supportent la retombée des arcs-doubleaux et arêtes des voûtes. Le chœur se termine en hémicycle, et est voûté en forme de calotte semi-sphérique. Il est décoré de belles boiseries, représentant plusieurs saints personnages sculptés en bas-relief. Le jeu d'orgues occupe la tribune au fond de la nef. Des vitraux colorés éclairent l'édifice. On remarque dans cette église un beau maître-autel, dont le sarcophage est en marbres de diverses couleurs, une table de communion et un baptistère aussi en marbre, et plusieurs bons tableaux. Il est rare de rencontrer des églises de villages ornées avec autant de richesse et de goût".*





Notre "nouvelle" église a ainsi traversé les siècles (presque deux), sans transformation notoire, si ce n'est la rénovation du chœur en 1927, à l'occasion du centenaire de sa construction. C'est alors que le curé de l'époque, l'abbé Reigner a fait peindre la fresque en remplacement des trois tableaux qui garnissaient le fond du chœur. On a placé les deux vitraux qui rappellent le mémorable anniversaire, l'un offert par la commune mentionnant le Maire de l'époque Pierre Thouverey et son adjoint Auguste Baratte et l'autre par la paroisse évoquant l'évêque du moment Monseigneur Rambert-Irénée Faure et le curé Jean Reigner.

C'est également l'abbé Reigner, électricien à ses heures, qui a érigé l'autel des morts de 1914, où figurent tous les portraits des soldats de Fort-du-Plasne tués pendant la grande guerre (cet autel a été inscrit à l'inventaire des objets mobiliers).

Notre église a continué à traverser les années, sans modification importante. En étant épargnée par les désirs de modernité suite au concile Vatican II, elle a gardé son caractère vieillot et la quasi-totalité de son mobilier d'origine.

Dans les années 1970, la commune a financé la restauration d'un tableau remarquable de l'ancienne église, représentant la descente de croix, daté du XVIIème siècle.

En 2004, alors que le travail du temps commençait à menacer la pérennité des œuvres de l'église, est survenu le décès de Mademoiselle Paulette Jouffroy laquelle a légué ses biens à la commune pour financer la restauration du mobilier et l'intérieur de l'église. Les années à venir révéleront la grandeur du geste. C'est alors que s'est constituée l'association Patrimoine et Tradition de Fort du Plasne ayant pour but, entre autres, de diligenter le chiffrage du coût des travaux, les demandes de subventions et le suivi de la restauration, en collaboration avec la municipalité.

Dans la perspective de la rénovation intérieure, la commune de Fort du Plasne a réalisé en 2006 la réparation du toit du bâtiment et en 2007 la rénovation du clocher avec l'installation du nouveau coq et les festivités qui l'ont entourée.

La restauration de l'ensemble du mobilier de l'église de Fort du Plasne (dont 17 tableaux), représente un coût important, financé en partie par le legs de Mademoiselle Jouffroy, mais également grâce aux subventions de l'Etat, du Conseil Régional de Franche-Comté et du Conseil Général du Jura. L'effort que fournissent ces partenaires pour la sauvegarde du patrimoine est capital. Sans ces aides, la rénovation ne pourrait être que partielle et un certain nombre des éléments qui ont traversé les siècles devraient être sacrifiés.

La restauration des premiers éléments du mobilier a débuté. A l'heure où j'écris ces lignes, la chaire à prêcher et le retable des fonts baptismaux ont été démontés et sont au Centre Régional de Restauration et de Conservation des Œuvres d'Art (site internet : <http://crrcoa.free.fr>) à Vesoul et doivent revenir d'un jour à l'autre, tout rajeunis.

Les autres éléments doivent bénéficier du même traitement dans les années à venir. Ce vaste programme se déroulera sur plusieurs années.

Aventure excitante, qui réunit tous ceux qui le souhaitent, et accroche des maillons à cette chaîne qui relie les générations.

De la famille De Lézay constructeurs de la première chapelle au XIIIème siècle, en passant par Jean-Baptiste Cattini au XVIIIème, avec l'abbé Robert et ses paroissiens de Fort du Plasne et du Lac des Rouges Truites lors de la reconstruction au XIXème, devant la bannière de Saint-Eloi qui rappelle le passé horloger du village, ou l'autel des morts de 1914, avec l'abbé Reigner et ses paroissiens, le Maire Thouverey et ses administrés, lors de l'aménagement du début du XXème, mais aussi les habitants du début du XXIème siècle, sans oublier Mademoiselle Jouffroy : notre église, par sa décoration et ses représentations, est un livre ouvert qui raconte la Vie ; faisant le lien entre le passé et l'avenir, entre le visible et l'invisible...

Photo R. Grandmaitre



R. Grandmaitre



Photo R. Grandmaitre

## HIVERS



L'air et le ciel sont de cristal,  
Le sol est une féerie,  
Lorsque le gel, sur notre val,  
Pose rubis et pierreries.

Et cet horizon vaste et pur  
Que bordent les sombres verdure,  
Ce décor de neige et d'azur  
Me sont des souvenirs purs !...

Par de resplendissants jeudis,  
Sur les pentes cristallisées,  
J'accompagnais les plus hardis  
En des glissades effrénées !....

Le vent dur qui soufflait du nord  
Cinglait nos frimousses rieuses...  
Mais, en dépit du froid qui mord,  
Nous partions en bandes joyeuses !

D'autres hivers sont revenus...  
Le jour se lève dans la brume,  
Et, sur les coteaux gris et nus,  
Traîne un brouillard qui nous enfume.

Il endeuille tous les espoirs  
De son opacité traîtresse...  
Je crois, hélas sentir les soirs,  
Dans ce pays où tout m'opresse !...



Et sous l'astre toujours plus beau,  
Étincellent mes altitudes !  
Que de rayons, sur un plateau,  
Dont mes yeux ont perdu l'habitude !

...Qui sait ? Les sentirai-je un jour ?  
Du Grand Hiver, quand viendra l'heure  
Quand je dormirai à, mon tour,  
Éclaireront-ils ma demeure ?

Je rêve parfois pour ma tombe  
D'un cadre de neige et d'azur  
Qui brillerait quand le jour tombe,  
Le couchant rouge au coin d'un mur...



Vivre mes éternels hivers  
Sur le plateau de mon enfance,  
Au chant des sapins toujours verts,  
Telle est mon ultime espérance !

